

Grotesque ~ UN gothique Épique

par GE Graven



Chapitre XIV



~Telle une flottille de flammes, la compagnie de torches dérivait au-dessus des collines noires ondulantes,

Lazare, prisonnier de ses chaînes, luttait contre leur pesanteur. Parvenu au sommet de la crête, il s'arrêta. Ses oreilles se rejetèrent en arrière, ses pupilles dilatées se réduisant à de simples points.

Devant lui, le terrain descendait, s'étendant sans obstacle, pour dévoiler un grand château au sommet de la crête du plateau suivant. Un entrelacs de flammes de torches crépitait devant ses portes fortifiées. La foule s'étendait, encerclant même les remparts du château et, sur plusieurs centaines de mètres de profondeur, la frange la plus proche s'éclaircissait, se dispersant entre plusieurs rangées de maisons rudimentaires au toit de chaume. La main d'un soldat poussa Lazare en avant, vers le la colline peu profonde.

« Resserrez les rangs ! Préparez vos armes ! Tenez vos positions ! » hurla le commandant en chef de l'escorte . Les soldats jetèrent leurs torches et se précipitèrent autour de Lazare, la formation lâche se repliant en un carré rigide. Les boucliers se levèrent vers le bord, encerclant le cube, tandis que les piques pointaient ostensiblement vers la foule. « Il n'y a pas de mal ! Si les rangs sont rompus, frappez pour tuer ! »

D'un seul bloc, l'imposant bloc défensif s'est déplacé vers l'avant.

La foule rugissait avec la violence d'une tempête, mais à mesure que le cortège approchait, le tonnerre se dissipa, ne laissant place qu'au chant des grillons et au crépitement des torches dans le silence de la nuit . Enfin, dans ce calme plat, une mer de torches se scinda – une mer Morte qui se divisa en ondulations pour illuminer un chemin bien tracé menant droit aux portes du château. Peut-être Lazare se noya-t-il sous des centaines de regards ébahis ; il baissa les yeux et remonta l'allée nouvellement tracée, ses lourdes fers résonnant à chacun de ses pas, tandis qu'un groupe d'arbalétriers prêts à tirer ouvrait la voie au cortège funèbre.

La foule murmurait, des bruits s'élevant des personnes derrière elle. Des badauds lançaient des insultes. Soudain, une pierre s'abattit sur Lazare, le frappant à la tête. Il s'écroula au sol, hébété, du sang coulant le long de son cou. Un arbalétrier abattit le lanceur de pierre d'un carreau et le jeune paysan s'effondra. Cet acte provoqua une clameur indignée. À la hâte, deux soldats soulevèrent Lazare. Il tituba entre eux, la tête lui tournant. Le commandant hurla des avertissements à tous, mais les hurlements de la foule couvraient sa voix. Soudain, le chemin menant au château s'effondra, complètement bloqué par des poings furieux et des torches brandies.

Convaincus que Lazare était le roi des démons et le prince du mal, les foules se pressèrent autour de lui. Les femmes, évoquant peut-être leurs souffrances terrestres, lui crachèrent dessus . Des éclairs jaillirent. Les hommes, se remémorant peut-être leurs épreuves, se jetèrent sur lui. Les épées s'entrechoquaient. Et sous un flot de pas incessants, des enfants surexcités ramassaient des pierres. Les piques s'enfoncèrent dans le bain de sang.

Les hommes de Lord d'Alcicourt repoussèrent les masses assoiffées de sang. Tandis que des hommes, des femmes et des enfants tombaient, blessés ou pire, d'autres affluaient. De plus, au sein même des rangs, les soldats se retournèrent les uns contre les autres ; le bloc s'effondra et la foule les engloutit tout entiers. Des bras furieux s'emparèrent de Lazare et le soulevèrent dans les airs, le faisant circuler en dessous. Des jurons et des cris. Il était une momie enchaînée, ballottée par des vagues déchaînées de membres levés. Des cris épars se mêlèrent en un rugissement rythmé qui résonna à travers le pays : « Brûlez le Diable ! Brûlez le Diable ! » Lazare se débattait, sifflant et donnant des coups de pied, absorbé par la douleur grandissante de ses souffrances. « Brûlez le Diable ! » hurlait la foule.

Aussitôt, le son retentissant d'un cor de guerre apaisa la fureur et tous les regards se tournèrent vers le château. Du haut des remparts, des archers se précipitèrent en position, leurs flèches pointées vers la foule. Les portes du château s'ouvrirent en grand et une colonne de cavaliers en armure surgit en tonnant, épées et Des boucliers brillaient dans la mer de torches. La foule explosa comme des rats fuyant la lumière du jour. Lazare laissa tomber son corps. Il perdit connaissance. Dans le chaos qui s'étendait, morts et blessés jonchaient le sol. Les gardes de la cour d'Alcicourt encerclèrent Lazare et tournèrent sur eux-mêmes.

En avant, sur les flancs, boucliers levés, deux chevaliers mirent pied à terre et hissèrent Lazare sur un destrier, ventre à terre. D'un seul mouvement, et aussi vite qu'ils avaient chargé, la compagnie en armure franchit les remparts en rugissant, les portes du château se refermant avec fracas derrière eux.

Une fois à l'intérieur des murs du château, ils firent glisser Eljo, inconscient, de sa monture et le jetèrent dans une fosse profonde creusée dans la cour. Contre le mur du fond se dressait une unique porte en fer forgé, qui s'ouvrait sous terre, sous le château. De part et d'autre de la porte, deux prisonniers enchaînés jetaient des coups d'œil nerveux à leur nouvel hôte. Tous deux étaient négligés, avec des barbes hirsutes, mais l'un d'eux, blond aux yeux bleus, imposait une présence nettement plus imposante. Il était même plus grand que Lazare et, vraisemblablement, un géant à côté de son compagnon de cellule plus petit.

La nuit étant déjà bien avancée, Lazare reprit conscience, réveillé par la conversation entre les deux prisonniers. Il resta immobile, écoutant l'homme plus corpulent ricaner d'une voix grave teintée d'un accent étranger. « Si c'est bien ton Satan, pourquoi se laisse-t-il enchaîner et jeter dans une fosse ? Réponds-moi ! »

Le plus petit répondit : « Eh bien, ce n'est peut-être pas Satan lui-même, mais c'est assurément un démon. Même maintenant, il fait semblant d'être prisonnier. Il se libérera de ses chaînes et nous tuera tous ! »

« Ce n'est ni ton Satan, ni un démon. C'est une Nuit Alf, je te l'ai dit — elle porte toutes les marques de... » une. Et elle ne peut se libérer elle-même, pas dans ces fers.

Lazare se retourna, ouvrit les yeux et, avec un peu d'effort, se redressa. Il secoua ses cheveux ensanglantés pour dégager son visage et découvrir une vilaine entaille au-dessus de son sourcil gauche. « Mon Dieu », gémit-il.

Le prisonnier, plus petit, balbutia en se débattant contre ses fers. « Vous voyez ! Voilà ! » « Le diable ! » implora-t-il les gardes qui patrouillaient près du bord supérieur du gouffre. « Sortez-nous de là ! Il se réveille ! »

« Silence ! » aboya un soldat en guise de réponse. Il regarda Lazare, leva les yeux vers le ciel étoilé, puis se détourna, s'éloignant tranquillement.

« Ouais », cracha le gros prisonnier en se plaignant au plus petit, « Tais-toi ! Tes cris sont dignes d'une petite fleur. » Le plus petit le fusilla du regard, souffla et se plaqua contre le mur, le dos raide, les bras ballants sur les genoux relevés – peut-être pour tenter de retrouver sa dignité par cette allure à la fois provocante et insouciant. Il fixa Lazare du regard, de loin.

Finalement, il se pencha et siffla à Lazare : « Je ne suis pas celui que tu cherches, Diable. Je suis chrétien. » Il désigna le grand homme : « C'est lui que tu veux, un homme du Nord, un... »

païen."

Lazare se défendit : « Je ne suis pas le diable. »

« Tu n'entends donc pas ? » gronda l'Homme du Nord à l'adresse du chrétien. « Ce n'est pas le diable. Je t'ai dit ce qu'il était. »

« Je m'appelle Lazare Gogu. » Lazare inspecta ses chaînes.

« Gogu, peut-être. » L'Homme du Nord se renversa en arrière et eut un sourire narquois. « Pourtant, Gogu l'Alfe de la Nuit, tu l'es toujours. »

Le chrétien lui demanda : « Alors, si tu n'es pas un diable, pourquoi as-tu l'air d'un diable ? »

« C'est ainsi que je suis né. Je suis un homme, simplement différent. »

« Un homme ? Seulement ? » L'Homme du Nord rit doucement et se tourna vers le Chrétien.

« Alf la Nuit se dit homme. Qu'en pensez-vous ? Homme ou pas ? » Il rit.

Lazare demanda à l'Homme du Nord : « Qu'est-ce qu'une Nuit de la Milieu ? »

« Toi ! » répliqua-t-il sèchement. « Et si tu t'approches de moi, je te brise la nuque. »

Lazare haussa un sourcil et se tourna vers l'autre. Le chrétien prit la parole : « C'est un homme du Nord.

Son peuple croit que les elfes de la nuit sont des créatures qui errent dans les forêts à la tombée de la nuit. »

« Alors il n'est pas chrétien ? » demanda Lazare.

L'homme du Nord rit. « Notre Alf veut savoir si je suis chrétien. » Il secoua la tête avec un dégoût manifeste.

Lazare l'interrogea : « Tu ne crois pas que Jésus-Christ soit mort pour nos péchés ? »

Se redressant brusquement, les chaînes claquant, l'Homme du Nord fixa Lazare d'un regard noir. « Non ! » cracha-t-il sur le sol de la fosse. « Et jamais je n'avalerais de tels mensonges ! »

« Prends garde de ne pas mériter une place en enfer », l'avertit le chrétien.

L'homme du Nord le fusilla du regard, fit la moue et se laissa aller contre le mur. « À mon

Après la mort, ma place sera à la table d'Odin — avec nourriture, boisson, chants et vierges dans les Salles.

du Valhalla. Et vous pouvez garder vos histoires insensées pour effrayer les petits enfants et en faire des lâches adultes.

« Tu crois aux mythes », répondit le chrétien, « je te l'ai dit maintes fois ; Odin n'existe pas, il n'y a ni temples sacrés.

Regarde autour de toi : personne ne parle de telles inepties, sauf toi. »

Comment peux-tu croire ...

L'homme du Nord se pencha, attrapa le chrétien par les cheveux et lui tira la tête vers lui. Il grogna au visage : « Méfie-toi de ta langue ! Sur la terre de mon père et de mon frère, j'ai vu nombre des tiens se faire tuer pour avoir parlé moins. Je ne suis peut-être qu'un homme parmi vous, chrétiens ; pourtant, sur mes terres, tu serais entouré par mon peuple. »

Retenez bien ceci : tous vous reconnaîtraient comme « le blasphémateur d'Odin » et vous décapiteraient.

pour ça.

Lazare leur demanda : « Pourquoi êtes-vous tous les deux dans cette fosse ? »

L'homme du Nord lâcha son camarade et se laissa aller en arrière. « Nous sommes ici, mon bon Alf, « Parce que mon ami ici présent a tué un homme et lui a volé son cheval. »

« Je n'ai fait que me défendre », rétorqua le chrétien en plaquant ses cheveux à l'arrière de sa tête. « Il a sorti son arme en premier. »

« Et si tu n'avais pas volé son cheval, il ne t'aurait pas tiré dessus. Et puis tu as mené les soldats droit là où je dormais. Espèce d'imbécile ! J'ai dit que j'en avais marre de marcher, je ne t'ai pas dit d'aller voler un cheval ! »

« Non, non, non ! » s'exclama le chrétien. « Ils allaient vous laisser partir. Vous n'êtes pas ici grâce à moi. Je leur ai dit que je ne vous connaissais pas ! » Il pointa un doigt accusateur vers l'homme du Nord. « Vous vous êtes mis vous-même dans cette situation. Vous avez admis me connaître ... et ensuite, vous avez parlé... » Ces inepties concernant Odin, votre attachement à la vérité, et autres choses du même genre. C'est cette foi insensée qui vous a condamnés, et non moi !

« Qu'il en soit ainsi », répondit l'Homme du Nord en jetant ses chaînes en signe de protestation. « Et par ma foi, je... » Mourir fier sous les coups de mes ennemis. Et demain, quand nous serons pendus, la Valkyrie m'emportera et vous laissera pourrir.

Le chrétien le réprimanda : « Quand nous serons pendus, tu brûleras en enfer pour ta fausse foi. »

« Pendu ? » demanda Lazare en haussant les sourcils.

« Nous serons pendus demain, pour nos crimes », confessa le chrétien.

« Pour tes crimes ! » rétorqua l'Homme du Nord. « Seulement, j'ai commis l'erreur de voyager... »

« Aux côtés d'un serpent meurtrier, voleur, menteur comme toi ! Et pour avoir gardé ma foi face à mes ennemis ! Rien de plus ! »

« Pourtant, je suis venu voir Lord d'Alcicourt », insista Lazare. « Je ne suis pas venu pour être pendu. »

« Non, Alf. Tu ne seras pas pendu. Ne t'inquiète pas. » L'Homme du Nord l'assura avec un sarcasme mordant après avoir jeté un coup d'œil au ciel. « Le jour se lève bientôt. Aux premières lueurs du jour, il ne restera plus rien de toi à pendre. » Il laissa échapper un rire hautain. Lazare leva les yeux.

découvrir de fins nuages vaporeux ourlés d'une faible lueur rouge.

« Silence, païen ! » hurla un soldat. Lazare se débattait dans ses chaînes, tentant de se libérer.

« Vous l'avez contrarié. Que vouliez-vous dire par là ? » demanda le chrétien.

Riant encore, l'homme du Nord répondit : « Je vais faire un pari avec toi, mon ami. » Il se rapprocha du chrétien et murmura : « Je parie la parole de mon peuple contre... »

Ta parole, ta foi contre la mienne. Qu'en dis-tu ?

« On ne peut pas parier sa foi. »

« Oh, mais je le peux. Si je parviens à vous prouver que mon peuple a raison, renoncerez-vous à votre foi pour nous rejoindre à la table d'Odin ? »

« Tu ne tiens pas à ton âme, en proférant des blasphèmes à l'heure de ta mort. »

« Je ne fais pas ce pari pour mettre mon âme en péril, mais pour sauver la vôtre. »

« Quel est ce pari ? »

« Par la parole de mon peuple, par la vérité d'Odin et de Loki, je vous jure que ceci... »

« C'est un Alf de la Nuit, et non un de tes démons. » Il fit un signe de tête à Lazare.

« Je ne suis pas un Alf de la Nuit », souffla Lazare, luttant toujours contre ses liens.

Pourtant, poursuivit l'Homme du Nord, « bientôt, il suivra le même chemin que tous les Alfes de la Nuit.

Voyez-vous, ils ne peuvent rester à la surface en plein jour, de peur qu'ils ne brûlent sous les rayons du soleil. »

Et quand vous le verrez brûler, jurerez-vous fidélité à la foi de mon peuple et à Odin ?

Le chrétien le regarda avec incrédulité, les sourcils froncés. « Tu as perdu la tête. » Il jeta un coup d'œil à Lazare et se gratta la barbe. « Tu es sérieux ? »

« Il brûlera en enfer, tout comme nous serons pendus », ricana l'Homme du Nord. « On parie ou pas ? »

Le plus petit laissa échapper un petit rire. « Non, non, non... voici le pari. Au lieu de cela, je sauverai ton âme. S'il brûle au soleil, comme tu le prétends, je donnerai la mienne à ton Odin – ce qui n'arrivera jamais. » Il rit et pointa du doigt son grand ami. « Et s'il ne meurt pas, je veux que tu embrasses le Seigneur Jésus-Christ comme ton Sauveur et que tu renonces à ton dieu Odin et à la foi de ton peuple. Et quand nous mourrons, au ciel, tu me remercieras pour l'éternité. »

L'homme du Nord serra les sourcils avant d'éclater de rire. « C'est l'esprit ! » Il tapota l'épaule de son camarade. « C'est un pari, alors ! Marché conclu ! »

« C'est fait », ricana le chrétien. « Et je vous y obligerai. » Tous deux s'appuyèrent contre le mur et observèrent Lazare s'efforcer frénétiquement de se libérer les bras. Eljo se releva en remontant le long du mur. Il se tourna vers le chrétien et lui dit : « Ne risquez pas votre âme contre moi. » Levant les yeux au ciel, il se retourna vers ses chaînes.

Le chrétien se releva avec aisance. « Ce n'est qu'un pari, si l'on peut perdre. En défendant le Seigneur Tout-Puissant, je ne peux pas perdre. Et puisque je sauve une âme de plus de gens comme vous, Dieu remporte cette partie. » Le chrétien eut un sourire narquois.

« Fini les ruses, mon bon Alf. » L'Homme du Nord se moqua de Lazare et lui fit un clin d'œil. « Que le soleil brille, il appartient à Odin. Et toi, tu ne seras plus que cendres et poussière. »

Le cliquetis des armures se transforma en un rugissement lorsque les soldats encerclèrent la crête de la fosse ; leurs arbalètes armées et prêtes à tirer.

« À terre ! » cria un soldat. « À terre, maintenant ! » Lazare et le Chrétien sautèrent dans la fosse. L'Homme du Nord fronça les sourcils, le dos plaqué contre le mur. Le soldat hurla : « Prisonniers en sécurité ! »

Clang ! Grincement ! La porte en fer de la fosse s'ouvrit en grand, laissant échapper un flot de gardes armés. La plupart d'entre eux plaquèrent les prisonniers chrétiens et païens contre le mur tandis que d'autres encerclaient Lazare.

« Debout ! En avant ! » Ils firent rapidement franchir à Lazare la porte de fer. Il trébucha au milieu d'un tourbillon d'armures et d'épées, puis descendit un passage souterrain bordé de torches, de piquiers et d'archers. La porte de la fosse claqua derrière lui et une voix résonna dans le couloir : « Porte de la fosse sécurisée ! » Les gardes emmenèrent Lazare à travers un labyrinthe souterrain sinueux.

L'un de ses gardes cria : « Halte ! » Les soldats le firent pivoter vers une porte et resserrèrent leur emprise sur ses chaînes. « Entrez. » Lazare obéit. La porte claqua derrière lui et les murmures et le bruit du métal qui s'entrechoquait s'estompèrent avec le départ des soldats.

L'air était lourd, froid comme dans une crypte, légèrement sucré par l'odeur de vieille cire et de pierre humide. Il scruta la pièce rectangulaire faiblement éclairée. Une longue table grossièrement taillée occupait le centre de la pièce, s'étendant dans le sens de la longueur, et deux bancs de même longueur la bordaient. Deux bougies brûlaient dans des coupelles aux extrémités opposées de la table ; la bougie la plus proche, pilier de cire, arborait une haute flamme qui projetait un cercle de lumière dansant à sa base. La bougie la plus éloignée ne projetait aucune lumière, mais une faible lueur rouge s'échappait de sa mèche. Sous la spirale de fumée tourbillonnante, à même le sol, coincé dans un coin, s'étendait un matelas de paille rudimentaire. Dans le coin opposé, il aperçut furtivement ce qui semblait être un rat aplati, gisant seul et presque entièrement décomposé. Lazare glissa le long du mur, raclant les pierres de ses chaînes. Il s'effondra sur le matelas, abandonnant les détails de son lieu de repos au royaume infini des rêves.

~*~

Pourtant, l'espace d'un instant, ses rêves s'évanouirent et la porte s'ouvrit en grand, tout comme ses yeux. Soudain, il se redressa, plissant les yeux face au flot de lumière vive qui inondait la pièce. Deux serviteurs entrèrent avec des candélabres à sept niveaux et les déposèrent sur la table. Tandis qu'ils repartaient avec les bougies consumées, une colonne de soldats entra et se plaça le long du mur du fond. Plusieurs hommes élégamment vêtus entrèrent, suivis d'un évêque chauve d'âge mûr, plutôt corpulent et d'apparence fragile, paré de ses habits d'apparat. Il échangea un regard avec Lazare, son regard fuyant trahissant peut-être une certaine méfiance, voire une certaine réticence. Derrière lui, des gardes refermèrent la porte et prirent leurs postes pour la sécuriser.

Le scribe s'arrêta devant la table et fixa Lazare du regard avant de se tourner vers l'évêque.

« C'est vraiment un diable. Regardez- le : les dents, les oreilles, et des ailes de chauve-souris. »

« Je ne suis pas un diable », rétorqua Lazare.

L'évêque corrigea le scribe : « Ne l'accusez pas sans raison valable ; il ne nous a fait aucun mal. Nous le saurons bien assez tôt. »

Le scribe, l'évêque et les autres se déplaçaient lentement dans la pièce tandis que Lazare scrutait les visages nerveux des soldats. Le métal résonnait dans les rangs qui changeaient de position ; et l'atmosphère était imprégnée d'un parfum doux de sueur fraîche, de suif de bougie et de mèches brûlées. Le scribe souffla et s'assit à la table avec un encrier, une plume et un rouleau de parchemin. Lazare se leva. Des gardes mal à l'aise empoignèrent leurs armes lorsque Lazare s'appuya contre le mur. Le scribe déroula le papier, tira la plume de l'encrier et de la plume de l'encrier. Il le saisit et le plaça au-dessus du papier. Il lança un regard noir à Lazare et prit une profonde inspiration.

« As-tu un nom ? » lui demanda le scribe.

« Lazare. Lazare Gogu. » La plume griffonna.

« Ce que tu confesses maintenant, Lazare Gogu, sera inscrit comme vérité. Jures-tu maintenant de ne confesser que la vérité devant Dieu et Sa Sainteté ? »

« Je dis la vérité. »

« Très bien. Qui servez-vous alors ? Quel Seigneur et quel Roi ? »

Il répondit au scribe : « Je sers mon Seigneur Dieu et Roi. » Des regards dubitatifs se posèrent alentour.

« Peut-être pourrais-je poser la question autrement », déclara le scribe, « À qui prêtez-vous allégeance, à quelle noblesse et à quel pays ? »

« Je suis un homme de Dieu. Je lui fais allégeance, ainsi qu'à Sa Sainteté et à l'Église. »

L'évêque sourit et s'avança : « Bien. Et croyez-vous en un seul Dieu tout-puissant, qui est le Père, le Fils et le Saint-Esprit ? »

"Je fais."

Le scribe cessa d'écrire, leva les yeux et haussa un sourcil. « Vous vous considérez donc comme un homme... et comme un homme de Dieu ? »

"Je fais."

« Les hommes n'ont pas d'ailes », répondit-il d'un ton sarcastique. « Néanmoins, dites -moi, pouvez-vous vraiment voler ? »

"Oui."

Le scribe l'interrogea de nouveau tout en écrivant : « Et jusqu'où pouvez-vous voler d'un seul coup ? »

Lazare répondit : « Une demi-soirée, avant que je doive me reposer. » Pourtant, la plume se figea et le scribe se laissa aller en arrière, le regard dubitatif et les lèvres pincées. Plusieurs gardes, les yeux écarquillés, murmurèrent.

« Silence, tous », les corrigea l'évêque. Il se tourna vers Lazare. « Lazare, crois-tu en Christ, né de la Vierge, qui a souffert, qui est ressuscité et qui est monté au ciel ? »
"Je fais."

« Bien. » Le prêtre arpentait la pièce en hochant la tête. « C'est bien. »

Le scribe demanda : « Parlez-moi de vos parents. Qui sont-ils et où sont-ils maintenant ? »

Lazare s'agitait, jetant un regard inquiet à l'évêque.

L'évêque se tourna vers le scribe en lui faisant signe de la main. « Ne nous attardons pas ; posons une autre question, plus importante. »

« Très bien. » Le scribe leva les yeux au ciel et enchaîna avec la question suivante : « Avez-vous déjà tué ou participé à une bataille ? »

"Non."

Il trempa sa plume, la secoua et étudia Lazare. « Jamais tué ? Pourtant, tu as des dents de chien. Dis-moi, manges-tu de la viande ? »

« Oui. Ce que je veux dire ... »

Le scribe l'interrompit. « Vous dites n'avoir jamais tué ? » Il interrogea Lazare avec une pointe d'appréhension et de confusion. « Or, pour manger de la viande, il faut bien tuer, n'est-ce pas ? » Et, d'un ton accusateur, il pointa sa plume vers Eljo. « Se pourrait-il que vous mentiez devant ce conseil ? »

« Entendu, entendu. » L'évêque fit un geste délicat de la main et vérifia le scribe : « Inutile de se méprendre. Laissez-le parler. »

Lazare a avoué : « J'ai tué des animaux sauvages, pourtant les commandements de Dieu ne s'appliquent pas. » aux animaux ! J'avais faim et je n'avais pas de pain !

Le scribe haussa un sourcil. « Non... du pain ? »

« Rien. Je n'ai trouvé aucune graine dans la forêt. Je ne peux pas faire de pain sans graine. »

« Alors vous aimez manger du pain ? » griffonna le scribe.

« Non, je n'aime pas le pain. »

Le scribe s'arrêta et soupira. « Alors pourquoi, au nom du Saint-Esprit, cherchez-vous à faire du pain alors que vous n'aimez pas le pain ? »

L'évêque s'éclaircit la gorge et s'approcha de lui, les doigts joints sous son ventre proéminent. « Croyez-vous que le pain et le vin, lors de la messe célébrée par les prêtres chrétiens, soient changés, par la vertu divine, en corps et sang du Christ ? »

"Je fais."

« Excellente réponse. » L'évêque, un sourire narquois aux lèvres, se frotta les mains et se tourna vers...

Le scribe, qui restait immobile, demanda : « Vous avez noté sa réponse, n'est-ce pas ? »

Le scribe répondit : « Toutefois, si cela vous plaît, j'aimerais lui demander ... »

« Cela ne me plairait pas », l'évêque s'appuya lourdement sur la table et le réprimanda, « Maintenant... »

« Notez sa réponse. » Il claqua des doigts et désigna le parchemin.

« Comme vous le souhaitez. » Le scribe bouda, mais trempa sa plume et obéit. L'évêque se retourna vers Lazare avec un air satisfait.

Le scribe, visiblement anxieux, balbutia en posant la question suivante : « Et combien y en a-t-il d'autres comme vous ... euh... des hommes volants ? »

« Oh oui », intervint l'aimable évêque, « il doit certainement y avoir d'autres hommes volants. »

Combien y en a-t-il d'autres et où peuvent-ils bien se trouver maintenant ? » Il pinça les lèvres, impatient d'avancer.

« Je ne sais pas. Je suis seul. »

« Vous êtes les seuls ? »

« Je n'en ai vu aucun autre. »

« Je vois. » Le prêtre fronça les sourcils, caressant son menton proéminent tout en laissant tomber sa déception au sol.

Le scribe lut à haute voix une autre question inscrite sur le parchemin : « Savez-vous comment utiliser un

« Une lame, un arc ou une arme de quelque nature que ce soit ? »

« J'ai déjà fabriqué un couteau en os, pour couper la peau et la viande », a précisé Lazarus.

L'évêque s'approcha de Lazare et scruta son regard. Il remarqua sa croix de prière et écarta les maillons de la chaîne qui la recouvraient pour mieux l'examiner. « Où l'as-tu trouvée ? » demanda-t-il en se penchant davantage, respirant bruyamment comme le font souvent les hommes corpulents et imbus d'eux-mêmes.

« C'était un cadeau de mon frère, sa croix de prière. »

Le prêtre obèse la roula entre ses doigts pâles et fins, comme des saucisses, en examinant ses coins usés. « Oui. Seul un moine pourrait user une croix de prière à ce point. Je vous crois, Lazare. » L'évêque lui fit un clin d'œil discret et se tourna vers les gardes : « J'en ai assez vu. Veuillez les faire sortir. »

Le scribe se leva et trempa sa plume dans l'encrier. « Peut-être ne devrions-nous pas agir avec précipitation. »

Comment pouvez-vous être certain qu'il ne l'a pas volé à un prisonnier dans la fosse ?

« Oh, je suis absolument certain qu'il ne l'a pas fait », répondit l'évêque. Il tira sur les chaînes qui serraient le collier contre la poitrine de Lazare. « Si la croix se trouvait sous ces chaînes, cela ne pouvait signifier qu'une chose : il la portait déjà avant d'être ligoté. Les démons ne portent jamais de croix. »

Le prêtre s'adressa ensuite à l'assemblée en désignant Lazare : « Ce n'est pas un rejeton du diable ; c'est un homme qui vole ; c'est un chrétien qui vole. »

un homme, et son nom est Lazare. Et en tant qu'évêque de cette province, je conserverai l'autorité dans sur cette affaire et n'entendra aucune référence contraire à son sujet.

Faisant le tour de la table, le scribe murmura à l'évêque : « Un mot avec vous, si je peux me permettre ? » Il désigna d'un signe de tête un coin vide et éloigné de la pièce. Lazare dressa l'oreille, comme si, dans un lieu apparemment privé, Le scribe confia ses inquiétudes à l'évêque à voix basse. « N'importe quel démon saurait répondre à ces questions. Et cela ne ressemble en rien à une œuvre de la Grâce ou de la Lumière de Dieu. Peut-être serait-il sage d'envisager de laisser ces... »

Le prêtre l'interrompit. « Peut-être devriez-vous réfléchir à ceci : si vous perturbez ce moment délicat, Lord d'Alcicourt vous fera porter ces fers. » Il se retourna brusquement et aboya sur les soldats : « Vous ne m'avez pas entendu ? Enlevez-moi immédiatement ces fers immondes ! »
Trois gardes bondirent et déshabillèrent Lazare.

Le scribe souffla, rassemblant ses affaires, lorsque Lazare s'adressa à lui : « Je suis un homme volant. »

Le scribe se figea et jeta un coup d'œil à l'évêque, qui le fixait d'un regard noir . Il reporta son attention sur Lazare, afficha un sourire crispé et répondit : « Oui, c'est bien vous . » Il jeta un regard furtif au prêtre, désormais satisfait, avant de quitter la pièce en trombe, son parchemin roulé et son encrier à la main.

Lazare s'inclina légèrement devant le prêtre. « Je vous suis redevable. Merci. »

« Oui, vous l'êtes. Et nous pourrions peut-être discuter de ce petit détail plus tard, dans l'intimité de mon « Vos quartiers », murmura-t-il en caressant le bras de Lazare. Son sourire se figea, ses sourcils se durcirent et son menton se haussa. « Cependant, vous n'êtes pas encore libre. Lord d'Alcicourt vous recevra sous peu. » L'évêque se retourna et s'adressa aux soldats : « Nous avons terminé ici. » La pièce se vida, la porte se referma et Lazare s'assit sur un banc. Complètement crasseux, les cheveux collés par le sang, il soignait ses coupures et ses contusions sous deux candélabres flamboyants.

Un temps considérable s'écoula avant que la porte ne se rouvre pour laisser apparaître une servante d'âge mûr et ses trois jeunes suivantes. La femme obèse était presque aussi grande que Lazare , et sa stature imposante pouvait presque faire oublier toute présence modeste. Elle suivit les jeunes filles qui la suivaient. Elle portait sous sa poitrine un grand plateau débordant de savons, d'onguents et de divers produits d'hygiène. Elle s'arrêta et examina Lazare, assis sur un banc à l'autre bout de la table. Lazare se leva et s'inclina.

« Alors, vous êtes le distingué pilote ? » demanda-t-elle. « Lazare, c'est ça ? »

« Je suis Lazare Gogu », a-t-il déclaré.

« J'ai vu des rats plus en forme ; vous êtes répugnant » , souffla-t-elle avant de se diriger vers le bout de la table. « Et je vous sens d'ici. » Tandis qu'elle vidait le plateau, elle remarqua que les servantes n'avaient pas bougé, mais le fixaient du regard à travers la pièce . L'une tenait un seau d'eau fumante, une autre serrait contre elle un paquet de linges pliés, et la dernière portait des vêtements propres et des bottes.

« Eh bien, venez ici », les gronda-t-elle, « Maître Lazare ne mord pas. C'est un chrétien. » Ils s'avancèrent d'un bond, déposant leurs affaires sur la table tout en le dévisageant. Il sourit, hocha la tête, et ils lui rendirent son sourire.

Elle retourna à la table et s'occupa à préparer des onguents. « Maître Lazare, monseigneur ne vous voulait aucun mal et est furieux des mauvais traitements que vous avez subis. Il a depuis fait arrêter de nombreuses personnes. » Je peux vous assurer que nous, les villageois, n'y avons joué aucun rôle. Ceux qui se sont rassemblés aux portes venaient d'autres régions de la province ; ils prennent de l'assurance car ils savent que l'armée de mon seigneur est trop petite pour imposer son autorité sur ses terres.

« Pourtant, Lord d'Alcicourt souhaite toujours me parler, n'est-ce pas ? » demanda Lazarus.

« En effet. Maintenant, si vous pouviez bien vous retirer à cette fin. »

« Et il sait où je suis ? » demanda Lazare en faisant le tour de la table.

« Oui. C'est pour votre protection que vous êtes confiné, Maître Lazare. Il insiste pour que vous... »

« Sois traité comme son invité de marque. » Elle lui saisit le bras et le plaça juste derrière elle.

« Reste ici. » Elle prit le seau à savon sur la table et le déposa à ses pieds.

« Puis-je lui parler maintenant ? »

Elle le dévisagea et rit doucement. « Vous êtes immonde, et certainement pas en état de solliciter une audience auprès de monseigneur. Vous devez prendre un bain. Allons-y. Enlevez ces peaux. » La femme se retourna vers le plateau tandis que les servantes l'entouraient, se déplaçant avec la grâce des anges. Chacune prit un linge savonneux dans le seau et l'essora.

Les yeux de Lazare s'écarquillèrent. Il s'écarta d'eux. « Se déshabiller ? Maintenant ? »

« Vous souhaitez voir monseigneur, n'est-ce pas ? » lui demanda-t-elle par-dessus son épaule.

« Oui, pourtant, je préférerais ... »

« Oh, tais-toi ! J'ai élevé cinq fils et je leur ai dit à tous : "Vous n'avez rien que je n'aie déjà vu." »

Maintenant, déshabille-toi que je te lave pour mon Seigneur. J'ai reçu des ordres : soit tu enlèves ces peaux immondes, soit je le fais pour toi. » Elle referma les flacons d'onguent et les remit sur le plateau.

« Il exige que tu sois impeccable . Et tu n'as plus besoin de ces peaux puisque mon Seigneur a fourni des vêtements et des bottes propres . Tu auras l'air ... »

Derrière elle, une servante eut un hoquet de surprise. Une autre laissa échapper un petit rire étouffé et la femme les réprimanda. « Je ne tolérerai pas un tel comportement ! » Elle se retourna vers elles en poursuivant son sermon : « Tant que... »

Pourtant, elle aperçut Lazare, qui se tenait là, visiblement très embarrassé.

« Oh, mon Dieu ! » s'exclama-t-elle, la main sur la joue, tandis que tous les regards étaient hypnotisés par les traits exceptionnels de Lazare .

Elle s'éclaircit la gorge et aboya à ses servantes : « Eh bien ? Au travail ! » Elles s'empressèrent de le frotter avec des linges savonneux. La femme lui lava les cheveux, puis alla chercher une boîte de pommade et appliqua un chiffon sur la coupure à son front. Elle la soigna. Pendant que les servantes le lavaient, elle soignait aussi les petites coupures sur sa tête.

« Voilà qui devrait suffire. » Elle déposa le baume sur la table et revint avec un linge propre .
« La coupure plus profonde laissera une cicatrice, mais tu vivras. »

La femme lui maintint la tête en arrière et lui lava la nuque. « Vous n'avez certainement pas besoin de vous raser, Maître Lazare. N'avez-vous jamais eu de cheveux ailleurs que sur la tête ? »

"Non."

« Et est-ce que tous les hommes volants ont des oreilles et des dents aussi longues que les vôtres ? »

« Je ne sais pas. Je n'en ai pas vu d'autre... Aïe ! » Lazare se raidit.

« Oh, reste tranquille ; je ne te fais pas de mal. »

« C'est eux », admit-il en grommelant vers le plafond.

Elle baissa les yeux vers le sommet de trois têtes, peut-être réunies pour faire des bêtises. « Lilita ! Vous n'avez pas fini, les filles ? »

Tous trois se levèrent d'un bond, arborant de larges sourires. « Oh oui, maman. »

« Déplacez ensuite le seau et frottez-lui le dos. » La femme lâcha sa tête et lui lava les épaules. « Levez les bras. Et si vous pouviez bien déployer vos ailes, Maître Lazare, nous pourrions aussi les nettoyer à l'intérieur. » Il obéit ; ils poussèrent un cri d'effroi ; pourtant, le bain continua.

Finalement, la femme le sécha et le poudra. Elle lui présenta une chemise blanche à volants, fendue au milieu dans le dos. « J'ai laissé de la place pour tes ailes, mais l'enfiler risque d'être... »

« Un peu compliqué. » Pourtant, elle glissa sur ses ailes et se mit parfaitement en place. « Parfait. Je l'ai un peu trop serrée. Je me suis basée sur la taille de mon fils aîné pour qu'elle t'aille. Il était grand lui aussi. » Elle ferma le devant.

« C'est sa chemise ? » demanda Lazare.

« Oh non ! » Elle rit doucement. « Il n'a jamais porté de vêtements aussi raffinés. » Elle redressa son col. « Et pourtant, il est mort maintenant. »

« Que lui est-il arrivé ? »

Elle pinça les lèvres. « Il a été tué par ce monstre, Lord Hugon — le Diable en personne. »

Elle prit un pantalon noir à l'une des jeunes filles et le lui donna. « Son armée
Ils ont pillé les champs du village, tuant mon mari, mes cinq fils et mes deux filles. Ils ont combattu avec
bravoure, mais nous ne pouvions pas rivaliser avec l'armée d'Hugon.

« Pourquoi les a-t-il tués ? »

« Parce que c'est un monstre. Mais assez parlé, c'est du passé. » Elle lui tendit une paire
de bottes noires. « Maintenant, enfillez-les. » Elle se tourna vers la table et, avec ses
servantes, elles rassemblèrent leurs affaires.

Dos à Lazare, elle dit : « Eh bien, nous t'avons lavé avec du savon et de l'eau, nous avons enlevé le sang
et nous t'avons enduit de pommades. C'est tout ce que nous pouvons faire. »

Tout en remplissant le plateau, elle ordonna à l'une des servantes : « Et va chercher ces peaux. »

« Oui, maman. »

Elle prit une grande inspiration et l'appela : « Non, Maître Lazare, vous n'êtes pas un
homme volant . »

« Je le suis », insista Lazare.

Elle se retourna et plongea son regard dans le sien. Puis, les mains sur les hanches, elle sourit d'
admiration. « Non. Vous êtes maintenant aussi beau qu'un prince charmant. Et Monseigneur devrait être
tout à fait sous votre charme, comme je le suis. » Lazare s'inclina et sourit.

« Bon, les filles, ramassons tout. Nous avons terminé. » La femme porta son plateau jusqu'à
la porte et frappa.

Lazare l'appela : « Je vous suis redevable. Merci. »

« Non, vous ne l'êtes pas, Maître Lazarus. Deux saisons se sont écoulées depuis que j'ai été la
dernière mère de mes garçons. Et seule une veuve peut apprécier des moments comme celui-
ci. » Elle esquissa un sourire et baissa les yeux, cherchant peut-être un bref aperçu des
saisons passées. Soudain, la porte s'ouvrit et un garde leur laissa passer. « Adieu, Maître
Lazarus », lança-t-elle, tandis que ses trois servantes chargées la suivaient.

« Oui, maman », répondit Lazarus en souriant toujours et en agitant la main comme un petit garçon, alors même que la
porte se refermait avec un clic.

Finalement, Lazare fit le tour de la table, la tête baissée et les mains jointes derrière le dos, arpentant la pièce.
L'image d'un noble ailé pensif. De temps à autre, il jetait un regard méfiant par-dessus les murs, les oreilles
frémissements, peut-être dans un effort subconscient pour percevoir ce son caractéristique annonçant
l'entrée de l'enfer — parfois marqué par ce qui ressemblait au bourdonnement de nombreuses
sauterelles.

Durant son très bref séjour, il prit rapidement en aversion les murs, aspirant à la sécurité
des grands espaces, des ciels éternels. Et, bien que sous la protection du seigneur...

Lazare, invité de marque, demeurait prisonnier d'un souverain encore plus puissant. Il se perdit dans la lueur des bougies, plongé dans une profonde réflexion, pleinement conscient qu'il ne pouvait se permettre de quitter la pièce, car désormais le jour régnait sur la terre et le soleil brûlant lui faisait office de gardien.

Cependant, en attendant d'être à l'abri du char infernal du ciel, des préoccupations plus immédiates le tourmentaient. Avant tout, comment expliquer à Lord d'Alcicourt, ou à tout chrétien craignant Dieu, qu'il était un être entièrement créé pour la nuit, tout en conservant son image de chrétien, créé dans la lumière de Dieu ? De plus, il ne pouvait que prier pour que, quelle que soit la tâche que Lord d'Alcicourt lui confie, ce ne soit pas un acte pécheur et qu'elle n'exige pas la lumière du jour. Si la tâche était aussi simple, alors, une fois accomplie, il pourrait de nouveau se rendre à Canello pour aller chercher Frère Salvitino et tenir sa promesse d'aider à fermer la Porte.

Cependant, les tiraillements de la faim le tenaillaient, provenant d'un estomac vide, longtemps resté aussi éventé qu'une tombe. Il se tourna vers la porte, scrutant l'air du nez. D'abord faible, l'odeur s'intensifia, confirmant l'arôme du porc rôti. Des voix résonnèrent dans le couloir extérieur. La porte s'ouvrit brusquement.

Une rangée de serviteurs s'avança, chacun chargé d'un plat fumant. Lazare, adossé au mur, les vit converger vers la table, la recouvrant de plats d'argent pour un banquet digne d'un roi. Rôti de porc et paon poivré, filets de poisson, veau tendre et bœuf grillé, poulet rôti et steaks de venaison se disputaient l'espace sur la table encombrée. Des œufs durs et du fromage en bloc ornaient les assiettes. Des plateaux de fruits côtoyaient des bols débordant de noix. Un pichet de vin trônait, plein à craquer. L'ensemble formait une mosaïque foisonnante, un véritable chef-d'œuvre culinaire.

Un à un, les serviteurs s'inclinèrent et sourirent à Lazare avant de quitter la pièce. Enfin, un vieux serviteur maigre dressa un couvert. Il leva un gobelet et le remplit de vin.

« Il y aura un festin ? » demanda Lazare.

« En effet, à vous, Maître Lazarus. Avez-vous besoin de quelque chose de plus ? » Il semblait plutôt jovial. Il passa la main sur toute la table, comme pour présenter un plat. « Tout vous convient-il ? »

« Oh non. » Lazare secoua la tête, fronça les sourcils et scruta le festin du regard. Submergé par son extravagance. « C'est trop. Je vais mourir. Dois-je vraiment tout manger ? »

« Certainement pas », gloussa le serviteur. « Mangez ce que vous voulez, Maître Lazare. Si cela vous convient, votre place vous attend. » Il désigna l'assiette et le gobelet, apparemment noyés.

par les plats environnants.

Lazare s'approcha de l'endroit qui lui avait été désigné et se plaignit : « Il y en a tellement ! Il y en a largement assez pour beaucoup. Peut-être pourriez-vous en faire manger d'autres aussi, de peur que cela ne se gâte. »

« Oh, ça ne se gâtera pas, Maître Lazarus. » Le serviteur sourit. Il jeta un coup d'œil par-dessus la table.
« Demain, nous festoierons tous en votre honneur. Monseigneur est de bonne humeur et fait la fête.
Et quand vous aurez mangé à votre faim, le reste a été promis à tous les serviteurs du château. »

« Que célèbre-t-il ? »

« Il vous célèbre, Maître Lazare. »

« Moi ? Pourquoi ? »

« Eh bien, je ne suis pas autorisé à discuter de telles choses, même si je pouvais deviner ses raisons. Maître Lazare, avez-vous besoin de quelque chose de plus ? »

« Je... non. Merci, monsieur », murmura-t-il. Le serviteur, souriant, s'éclipsa, laissant Lazare prier devant son assiette.

Et en un instant, après avoir embrassé sa croix de prière, Lazare se précipita sur la table, remplissant son assiette de portions de chaque plat de viande. Il savourait chaque bouchée ; jamais, de toute sa vie à l'abbaye, il n'avait imaginé participer à un banquet aussi raffiné. Pendant qu'il dînait, son esprit était ailleurs, perdu dans ses souvenirs d'enfance dans les catacombes, des nombreuses fois où... Son père montait la garde à la porte pendant qu'il mangeait des bols de pain croustillant, accompagnés des quelques miettes de viande ou de fromage qu'il parvenait à subtiliser dans la cuisine du réfectoire. Il repensait aux nombreux scriptoriums qu'il lisait en secret, ces livres décrivant rois, seigneurs, châteaux et festins somptueux, à ses escapades hors du lit pour surprendre un moine bedonnant et ivre. Pour Lazare, tout cela semblait remonter à la veille. Et, d'une manière douce-amère en apparence, il avait l'impression que l'esprit jovial d'Odino l'entourait encore.

C'est alors seulement qu'il découvrit l'origine de cet alcool, assise à côté de son assiette sous la forme d'un gobelet de vin plein. Il l'appela d'une voix à la fois familière et ancienne : « Ne bois plus d'eau, mais un peu de vin, à cause de ton estomac et de tes fréquentes infirmités. » Le souvenir du rire sonore d'Odino résonna dans son esprit. Il prit la coupe, en but une gorgée et se lécha les babines. Puis un lent sourire se dessina sur son visage. Il leva le gobelet, le vida d'un trait et soupira. Puis il leva les yeux au ciel et s'adressa à l'esprit d'Odino : « C'est meilleur au goût qu'à l'odeur. » Il se resservit une coupe et détacha une patte de paon.

Tandis que le festin privé se poursuivait, Lazare tapotait la cruche, arrosant presque chaque bouchée de viande de vin et devenant de plus en plus joyeux au fil des instants.

Finalement, il rit sans raison et engagea un dialogue ouvert avec lui-même et avec la nourriture.

Lazare était ivre.

« Je comprends maintenant pourquoi vous avez tant ri pendant que vous étiez à la cave. » Avec un large sourire, il porta un toast au plafond. « À vous, Frère Odino, qui êtes au Ciel. Il est écrit : Et nul ne peut vous sauver. » Après avoir bu du vieux, il souhaite aussitôt du nouveau, car, dit-il, « le vieux est meilleur ». Il se resservit. Il leva le reste de sa jambe de paon, son gobelet à la main, et bascula en arrière, tombant du banc sur le sol. Le vin éclaboussa sa chemise, la teintant de violet, et le gobelet roula jusqu'au coin de la pièce. Tenant toujours le pilon de poulet, il se tourna sur le côté et laissa échapper un rire ivre.

Lazare chercha sa coupe et l'aperçut dans un coin, à côté de ce qui semblait être un rat plat et décomposé. Il s'adressa au rat : « Tu n'as pas bonne mine, mon ami ; est-ce que Frère Clodius t'a marché dessus ? » Il sourit et renifla, se redressant maladroitement sur un bras. « Maître Rat, saviez-vous que je suis un homme volant ? » Lazare dressa nonchalamment les oreilles, comme s'il attendait une réponse. « Alors, vous ne vous adressez pas aux hommes volants ? » Un silence s'installa. « Eh bien, goûtez donc à ça », dit-il en tendant le pilon de poulet vers le rat. « Je tiens absolument à ce que vous mangiez quelque chose. Vous avez l'air un peu... maigre. » Il rit en marmonnant des inepties.

Lazare, reprenant partiellement ses esprits, tenta de se lever, mais retomba. Il marmonna : « Eh bien, Maître Rat, si vous voulez savoir, je suis un homme... une mouche... euh... volant... » Il se releva péniblement en gémissant : « Je n'arrive pas... à... me... tenir... debout. » Il finit par s'appuyer sur la table et scruta les murs d'un regard vide. « Ai -je... été un homme-mouche ? Un homme-mouche... Mon Dieu ! »

Finalement, il retrouva son équilibre et trébucha le long de la table, s'y appuyant tout en titubant dans un état d'ivresse avancé. Il plissa les yeux et regarda autour de lui d'un air perplexe, visiblement désorienté. Son regard se posa alors sur le mur du fond où, dans son ivresse profonde, les pierres semblaient respirer, se soulever et s'échapper. Il leva sa baguette et la fit rebondir contre le mur. « Peut-être pourrais-tu donner vie à celle-ci aussi ? » Il se redressa et gronda le mur : « Je ne t'ai pas invoqué. » Il savait pertinemment que le mur restait immobile, que la seule chose qui respirait et se soulevait était son corps ivre, et pourtant, il ne put résister à la tentation de l'insulte improvisée, une fois l'idée venue. Il renifla et s'écroula sur le sol, le regard vide.

Soudain, Lazare sursauta lorsqu'un bruit familier s'intensifia — un son semblable à celui qui pourrait

ressemblaient à un essaim de sauterelles qui approchait. Il se glissa sous la table, les yeux rivés sur le bas du mur du fond, qui restait inchangé même lorsque le bruit cessa soudainement. Dans l'ombre sous la table, il tourna la tête vers le mur opposé et aperçut une paire de Des pieds nus aux ongles noirs en forme de griffes. Les pointes acérées de ces longs ongles recourbés reposaient à plat sur le sol de pierre.

« Mon Dieu ! » haleta-t-il entre ses dents, tremblant de terreur.

« Oui, cher homme volant », murmura une voix féminine, « je suis votre cher Dieu. »

Les pieds contournèrent la table et se glissèrent sous le banc, si près qu'il put poser la main sur eux. « Maintenant, que dois-je faire de vous, Maître Lazare ? Il semble que vous ne sachiez pas comment être mort dignement. »

Est-ce une condition si difficile à comprendre que je doive être le seul à vous l'enseigner ? » Lazare Il restait silencieux, suivant du regard les pieds qui se déplaçaient au hasard autour de la table, s'arrêtant parfois avant de repartir.

« Ton festin est un autel débordant de mort. Regarde ce que tu leur as fait : décapités, sans jambes, éventrés et démembrés, brûlés, bouillis et déchirés. Entends-tu leurs cris, Maître Lazare ? »

Soudain pris de nausées, Lazare se prit le ventre à pleines mains et constata qu'il se soulevait et se contractait de façon répétée.

« Tu les as mangés. Entends-tu leurs souffrances ? » Submergé par des crampes atroces, il s'allongea. Allongé sur le côté, il se tenait le ventre, qu'il sentait prêt à se déchirer. Soudain, il l'entendit : de minuscules cris provenant de son estomac, comme les râles mêlés de nombreuses souris agonisantes.

« Savez-vous pourquoi ils crient, Maître Lazare ? »

Lazare se tourna vers l'endroit où ses pieds s'étaient posés pour la dernière fois, mais ils avaient disparu. Il se retourna et vit le visage de Lucifael planer au-dessus du sien, ses yeux noirs brûlant d'une lueur intense. Il resta pétrifié.

« Parce que tu as refusé de manger le pain ! Au lieu de ça, tu les as mangés ! » grogna-t-elle.

« Tu as mangé leurs âmes, Eljo ! » Elle sortit son vieux couteau à dépecer en os aiguisé et traça délicatement la lame sur sa joue et ses lèvres. « Maintenant, viens t'allonger sur cette table ! »

Des plats et de la nourriture jonchaient le sol à ses pieds tandis qu'elle débarrassait la table de larges mouvements de bras délibérés – le festin autrefois élégant et distingué d'un noble n'était plus qu'un amas indistinct et répugnant sur un sol crasseux.

En un éclair, elle se tenait maintenant hors de la table, là où il avait vu ses pieds pour la dernière fois. « Viens ! Allonge-toi sur la table ; nous allons les ressusciter, nous allons leur donner une nouvelle vie ! Maintenant, lève-toi ! »

Lazare tremblait sous la table en fixant ses longs orteils aux ongles noirs.

« Levez-vous, Maître Lazare ! »

[Fin du chapitre 14]



Cette œuvre littéraire a été créée d exclusivement en dédicace de

Edgar Allan Poe (1809-1849)

— Puisse son héritage perdurer en chacun de nous —



~[GothicNovel.Org](https://www.gothicnovel.org)~